

FACULTE DE MEDECINE DE PARIS

ANNÉE 1937

THÈSE

N^o.....

767

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(Diplôme d'Etat)

PAR

Robert-Émile-Gabriel COSTE

Né à Paris, le 9 janvier 1910.

**Historique
de l'Hygiène urbaine à Paris
(des origines à 1789)**

Président : M. TANON, Professeur.

PARIS
LIBRAIRIE LIPSCHUTZ
4, PLACE DE L'ODÉON

1937

FACULTE DE MEDECINE DE PARIS

ANNÉE 1937

THÈSE

N°

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(Diplôme d'Etat)

PAR

Robert-Émile-Gabriel COSTE

Né à Paris, le 9 janvier 1910.

Historique
de l'Hygiène urbaine à Paris
(des origines à 1789)

Président : M. TANON, Professeur.

PARIS
LIBRAIRIE LIPSCHUTZ
4, PLACE DE L'ODÉON

1937

I. — PROFESSEURS

	MM.
Anatomie	ROUVIERE.
Physiologie	Léon BINET.
Physique médicale	STROHL.
Chimie médicale	POLONOVSKI.
Bactériologie	Robert DEBRÉ.
Parasitologie et histoire naturelle médicale	BRUMPT.
Pathologie médicale et générale	BAUDOUIN.
Pathologie médicale	ABRAMI.
Pathologie chirurgicale	CHEVASSU.
Anatomie pathologique	ROUSSY.
Histologie	CHAMPY.
Pharmacologie et matière médicale	TIFFENEAU.
Thérapeutique	HARVIER.
Hygiène et médecine préventive	TANON.
Médecine légale	BALTHAZARD.
Histoire de la médecine et de la chirurgie	LAIGNEL-LAVASTINE.
Pathologie expérimentale et comparée	FIESSINGER.
Hydrologie thérapeutique et climatologie	Maurice VILLARET.
	LOEPEP.
	CARNOT.
	CLERC.
Clinique médicale	Marcel LABBE.
	LEREBOULLET.
	NOBECOURT.
Hygiène et clinique de la première enfance	H. CLAUDE.
Clinique des maladies des enfants	GOUGEROT.
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale	GUILLAIN.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	LEMIERRE.
Clinique des maladies du système nerveux	CUNEO.
Clinique des maladies infectieuses	GOSSET.
	GRÉGOIRE.
Clinique chirurgicale	LENORMANT.
	TERRIEN.
Clinique ophtalmologique	MARION.
Clinique urologique	BRINDEAU.
	COUVELAIRE.
Clinique d'accouchements	JEANNIN.
	MOCQUOT.
Clinique gynécologique	OMBRÉDANNE.
Clinique chirurgicale infantile et orthopédie	RATHERY.
Clinique thérapeutique médicale	LEMAITRE.
Clinique oto-rhino-laryngologique	Pierre DUVAL.
Clinique thérapeutique chirurgicale	SERGEANT.
Clinique propédeutique	BEZANÇON.
Clinique de la Tuberculose	MATHIEU.
Clinique chirurgicale orthopédique de l'adulte	LAUBRY.
Clinique cardiologie	HOVELACQUE.
	MULON.
Professeurs sans chaire	OLIVIER.
	VERNE.

II. — AGREGES EN EXERCICE

MM.	MM.
AMELINE Pathologie chirurgicale.	FUNCK Pathologie chirurgicale.
BARIÉTY Pathologie médicale.	GALLIARD Parasitologie.
BÉNARD (Henri) Pathologie médicale.	GASTINEL Bactériologie.
BERNARD (Etienne) Pathologie médicale.	DE GAUDART D'ALLAINES. Pathologie chirurgicale.
BEZANÇON	
(Justin) Hydrologie.	GAYET Physiologie.
BOULIN Pathologie médicale.	DE GENNES .. Pathologie médicale.
BULLIARD Histologie.	GIROUD Histologie.
CATHALA Pathologie médicale.	HAGUENAU.... Pathologie médicale.
CHEVALLIER .. Pathologie médicale.	HALPHEN Oto-rhino-laryngologie.
COSTE Pathologie médicale.	HAZARD Pharmacologie.
DOGNON Physique.	HUGUENIN ... Anatomie pathologique
FÉY Urologie.	JOANNON Hygiène.



II. — AGREGES EN EXERCICE (Suite).

MM.
 LACOMME Obstétrique.
 LANTUEJOL.. Obstétrique.
 LAROCHE (Guy) Pathologie médicale.
 LELONG Pathologie médicale.
 LEMAIRE Pathologie expérimentale.
 LEVEUF Pathologie chirurgicale.
 M^{lle} J. LEVY .. Pharmacologie.
 LBVY-VALENSI. Neurologie et Psychiatrie.
 MENEGAUX ... Pathologie chirurgicale.
 MOLLARET ... Pathologie médicale.
 MOREAU Pathologie médicale.
 MOULONGUET. Pathologie chirurgicale.
 MOUQUIN Pathologie médicale.

MM.
 OBERLING Anatomie pathologique.
 PETIT-DUTAILLIS.. Pathologie chirurgicale.
 PIÉDELIEVRE.. Médecine légale.
 PORTES Obstétrique.
 RENARD Ophtalmologie.
 RICHET Physiologie.
 SANNIÉ Chimie biologique.
 SENEQUE Pathologie chirurgicale
 TROISIER Pathologie expérimentale.
 TURPIN Pathologie médicale.
 VIGNES Obstétrique.
 WILMOTH Pathologie chirurgicale.

III. — AGREGES RAPPELES A L'EXERCICE

pour le service des examens

MM.
 ALGLAVE Pathologie chirurgicale.
 BUSQUET Pharmacologie.
 CHAILLEY-BERT Physiologie.
 GUÉNIOT Obstétrique.
 LARDENNOIS . Pathologie chirurgicale.

MM.
 LEROUX Anatomie pathologique.
 NEVEU-LEMAIRE Parasitologie.
 PHILIBERT ... Bactériologie.
 VAUDESCAL .. Obstétrique.

IV. — AGREGES CHARGES DE COURS DE CLINIQUE ANNEXE

à titre permanent

MM.
 ALAJOUANINE.
 AUBERTIN.
 BRULÉ.
 CHABROL.
 CHIRAY.
 DONZELOT.
 DUVOIR.
 LIAN.
 PASTEUR-VAL-
 LERY-RADOT.
 SÉZARY.

Clinique médicale.

MM.
 BASSET.
 BROCC.
 CADENAT.
 GATELLIER.
 HEITZ-BOYER.
 MOURE.
 QUÉNU.
 SCHWARTZ.
 VELTER.

Clinique chirurgicale.

MM.
 ECALLE.
 LE LORIER.
 LEVY-SOLAL.
 METZGER.

Clinique obstétricale.

V. — CHARGES DE COURS

MM.
 CHAILLEY-BERT, agrégé Education physique.
 LEDOUX-LEBARD Radiologie clinique.
 PHILIBERT, agrégé Microbiologie.
 RUPPE Stomatologie.
 WEIL-HALLE Puériculture.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MON PÈRE, A MA MÈRE

*En témoignage de ma profonde tendresse
filiale et de ma reconnaissance infinie.*

A MA SŒUR

A MES AMIS

A NOTRE PRÉSIDENT DE THÈSE

MONSIEUR LE PROFESSEUR TANON

Professeur d'Hygiène à la Faculté de Médecine de Paris,

Membre de l'Académie de Médecine.

Conseiller technique sanitaire au Ministère de la Santé publique,

Inspecteur général des services techniques d'hygiène
à la Préfecture de Police.

Officier de la Légion d'Honneur.

*Nous lui devons le sujet de cette thèse.
Qu'il veuille bien être assuré de notre pro-
fonde reconnaissance pour le grand hon-
neur qu'il nous fait en présidant cette thèse.*

A NOTRE JURY DE THÈSE

Hommage respectueux.

A MES MAÎTRES DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE

A MES MAÎTRES DES HÔPITAUX DE PARIS.

« *L'homme, même sain, est dangereux pour ses
« voisins s'il vit avec eux dans des milieux confinés.*

Professeur TANON
(Précis d'Hygiène).

« *Dès que des agglomérations importantes se sont
« constituées, on a dû ressentir le besoin de prendre
« des mesures spéciales pour parer aux dangers de
« l'insalubrité forcément produite.*

Docteur MACÉ
(Traité d'Hygiène de Brouardel).

INTRODUCTION

Le médecin hygiéniste considère la ville comme un être collectif immense qu'il faut sans cesse alimenter d'air pur, d'eau pure et de victuailles pures; dont les excréments doivent être éloignées rapidement, sous peine d'infection de l'air, de l'eau et du sol. Cet être réclame donc des poumons et des reins.

D'autre part, dans notre France, les villes se sont peu à peu formées au cours des siècles sans qu'un programme net et logique ait dirigé cette formation; Paris n'a pas échappé à cette règle.

C'est en nous basant sur ces deux faits que nous nous proposons d'étudier dans cette thèse les premières tentatives et l'établissement progressif de l'hygiène urbaine dans notre capitale :

A. 1^{re} partie. — Des origines de Lutèce et du Paris médiéval.

Si, depuis la fin du XIX^e siècle, l'urbanisme est une science respectée, comportant des lois presque infaillibles, ce serait une grave erreur de penser que le temps jadis ignorait ou méconnaissait l'hygiène urbaine. Certes l'antiquité est considérée à bon droit comme une époque sans rivale en matière d'assainissement. L'hygiène de l'habitation, la voirie, l'éva-

cuation des matières usées, l'adduction des eaux, l'art des jardins ou espaces libres, n'eurent point de secret pour les Romains, et LUTÈCE en bénéficia longtemps. Mais le moyen âge jouit d'une réputation fort mauvaise auprès des hygiénistes; à notre avis, ces derniers n'ont pas absolument raison. En effet, il faut tenir compte d'un fait capital, mis en lumière par M. le professeur TANON : au moyen âge tout fut subordonné (construction des maisons, système de voirie) aux nécessités de la défense militaire. Ce fut le rempart qui conditionna la vie urbaine et, conséquemment, l'hygiène du Paris médiéval. Ce fait étant établi, nous montrerons que les hygiénistes royaux ne furent pas le moins du monde inférieurs à leur tâche, et que des rois comme Philippe-Auguste, Charles V, que des prévôts de Paris, notamment le remarquable Hugues Aubriot, apparaissent, à la lumière des documents, comme des assainisseurs hors pair. Malheureusement il est à déplorer que leurs prescriptions, pas toujours observées, se soient heurtées à l'indifférence presque générale de leurs contemporains.

B. Dans une 2^e partie, nous décrivons l'hygiène urbaine du Paris des temps modernes.

Dès le XVI^e siècle, un concept rénové doit être mis en valeur, celui de l'antiquité; les architectes et urbanistes de la Renaissance s'inspirèrent alors du génie latin, fait d'ordre et de clarté, et qui dorénavant triomphera. Des rois comme François I^{er}, Henri IV,

Louis XIV, des administrateurs comme Miron, La Reynie, d'Argenson peuvent être classés parmi les meilleurs serviteurs de la santé publique qu'ait connus la capitale.

Dans chaque partie de ce travail, nous analyserons successivement : la voirie, l'hygiène de l'habitation, l'adduction des eaux, l'évacuation des matières usées (en particulier le système des égouts); et, d'une manière générale nous étudierons tous les édits et ordonnances qui concernèrent l'observance de l'hygiène urbaine dans le vieux Paris.

L'état sanitaire des hôpitaux, des cimetières, des marchés, voire des gibets nous retiendra un instant.

Enfin, la synthèse y sera combinée à l'analyse, car, si la dissection des documents innombrables est fondamentale, une vue d'ensemble explique bien des détails.

PREMIERE PARTIE

**DES ORIGINES DE LUTECE
ET DU
PARIS MEDIEVAL**

CHAPITRE I

RAPPEL DU SITE GEOGRAPHIQUE LA SANTE DE LUTECE L'INFLUENCE ROMAINE

Dans un cirque de collines et de forêts, la Seine, peu après sa réunion avec la Marne, au lieu dit des Marais, baignait trois îles de grandeur moyenne, boisées aussi : tel était le site de Lutèce, lorsque s'y installèrent ses premiers habitants.

Le voisinage de l'eau dut séduire ces premiers Parisiens. C'était d'abord un abri défensif; ensuite un moyen d'approvisionnement la ville; enfin c'était un agent naturel d'éloignement des immondices. Bien que les documents historiques concernant cette époque si lointaine fassent totalement défaut, on peut supposer que, la population de notre future capitale devenant rapidement assez dense, des problèmes d'hygiène collective se posèrent, mais l'hygiène d'alors, visant à l'amélioration de la vie, ne fut qu'une manifestation de l'instinct et resta individuelle. Puis le temps passe; à l'aube de l'histoire, la plus grande des îles couverte de huttes celtiques fut réunie aux deux rives par deux ponts de bois : ce fut Lou-

touchezi (ou Louk-teih), chef-lieu des Parisii. Quelle fut l'hygiène de cet oppidum gaulois, bourgade sans rues tracées, assemblage de cabanes rondes aux toitures de roseaux ? Probablement bien élémentaire et sans particularités ; du reste, peut-on parler d'hygiène urbaine, puisque les conditions naturelles de vie y étaient prédominantes et répondaient plutôt aux exigences de l'hygiène rurale¹.

Sur ce sujet, le premier historien de Paris, Jules César, dans ses Commentaires, ne nous donne malheureusement aucun renseignement. En l'an 52 avant J. C., après que l'armée de Labiénus manqua de s'embourber dans les marais de la Bièvre, Lutèce, brûlée et déserte, restait à César. Alors se construit une ville neuve, de conception entièrement romaine : c'est dire que la santé urbaine y sera l'objet de soins particulièrement éclairés. La rive droite reste un marais. Dans l'île de la Cité, les pauvres chaumines vont faire place à des habitations plus confortables. Bientôt à l'étroit, les insulaires s'établirent sur la rive gauche. Le long de la grande voie nord-sud, celle d'Orléans, les villas gravissent les pentes du mont Lucotitius (la montagne Ste-Geneviève) pour s'épanouir en éventail. Au II^e siècle après J. C., la prospère cité des Nautes parisiens (qui ne devait pas compter plus de 20.000 habitants) comportait une organisation d'hygiène urbaine. Sous la direction du Préfet, le

(1) On lit dans les Chroniques de Saint-Denis : « Paris fut appelée à ce temps par son premier nom (Lutèce), ce qui veut autant dire ville boueuse ou pleine de boue (du latin *lutum*) ». Cette étymologie est certainement fausse.

municipe de Paris possédait des *édiles*, magistrats choisis dans la corporation des Nautes, qui s'occupaient particulièrement de la salubrité des rues, de la voirie, et surveillaient les approvisionnements. Les recherches effectuées ont permis d'évoquer de larges rues droites, pavées de larges dalles, parallèles ou se coupant à angle droit, avec de belles places, bordées de maisons bien alignées. A côté des villas, étaient les constructions officielles : les bains publics, les grands Thermes du Collège de France, édifice fort important, présentaient, sous une haute voûte, trois salles circulaires, dont deux avaient environ dix-sept mètres de diamètre intérieur, étaient pourvues d'*hypocaustes* (véritable chauffage central) et disposées en bassin¹. Il y avait donc eau chaude et eau froide (*caldarium*, *frigidarium*, *tepidarium*). La ville était alimentée en eau par deux aqueducs, dont l'un amenait les eaux des sources d'Auteuil, passant par Chaillot; l'autre, long de 15 kms, venant du plateau de Rungis, franchissant la vallée de la Bièvre, donna son nom au village d'Arcueil. Les conduites étaient composées de tuyaux de poterie. Nous ne savons rien de positif sur l'évacuation des eaux, mais on est en droit de supposer que devaient exister des égouts importants (sur le modèle de ceux de Rome). Ajoutons que des fouilles ont pu établir que le cimetière gallo-romain se trouvait rue de Lourcines (ou *locus cinereum*), c'est-à-dire tout à fait en dehors de la ville.

(1) Fouilles de 1903-1904. (Hypothèse de Vacquer).

Mais, en 280, la coquette cité ravagée par le feu n'existait plus. Ses habitants rentrent alors dans l'île pour s'abriter derrière un rempart. Dans ses nouvelles limites fort étroites, le Paris du bas Empire devient une place militaire. Dès lors, il devra s'adapter à ce nouvel état et concilier, tant bien que mal (plutôt mal que bien) les lois de la santé publique et celles de la défense commune. Un illustre témoin, l'empereur Julien, parlant de sa chère Lutèce au IV^e siècle, dit, dans son *Misopogon*, qu'« on boit volontiers l'eau de la Seine, très pure et très riante à la vue. Comme les Parisiens habitent une île, il leur serait difficile de se procurer d'autre eau ». En son palais, se trouvaient des Thermes dont les vestiges importants (surtout la vaste salle voûtée qui devait être le *frigidarium*) constituent une partie de l'actuel musée de Cluny. Un égout évacuait les eaux du palais en Seine.

CHAPITRE II

L'HYGIENE URBAINE DANS LE PARIS DU MOYEN-AGE

XI^e siècle : première organisation d'un service d'hygiène urbaine. — XIII^e siècle : un grand hygiéniste : Philippe-Auguste.

Après l'invasion des Barbares et la chute de l'empire romain, la période hygiénique subit une éclipse. Il semble bien que l'influence si bienfaisante de Rome ne disparut pas brutalement, mais s'effaça petit à petit. Néanmoins, les rois Mérovingiens conservèrent à Paris l'administration municipale à la romaine. Par ailleurs, le fait de se serrer dans une enceinte, supprimait la place pour donner aux rues l'air, l'eau et le drainage. Entre les deux rives de la Seine toujours marécageuses, la Cité seule était bâtie et peuplée. La superficie habitable n'était que de huit hectares environ. En réseau autour de la voie reliant les deux ponts, les rues étroites et tortueuses ne dépassaient pas trois mètres de large en moyenne. Quelle exigüité ! En 585, un incendie détruisit la ville en majeure partie. Mais l'on reconstruit sur les dé-

combres. Cependant les espaces marécageux de la rive droite s'animent à leur tour, sur certains monticules favorables à l'habitat. Mais la forêt ou le marais deviennent d'abord des prairies, des champs ou des étendues maraîchères, avant de recevoir des habitants. Le mélange des deux éléments rural et urbain est la caractéristique de Paris en formation. Aussi le système de voirie sera-t-il très capricieux.

La ville grandissait. En 630, une ordonnance du roi Dagobert punissait d'une amende de 6 sols quiconque troublait l'eau d'un puits ou la souillait. Le nettoyage se faisait au compte du délinquant.

En 829, est créée une diaconie pour recevoir les malades, les pauvres, distribuer des secours : c'est l'Hôtel-Dieu.

Un chroniqueur du temps, Hilduin, signale la salubrité de la capitale.

Il faut arriver au XI^e siècle (sous les premiers Capétiens) pour voir, avec la création de la prévôté de Paris, une réorganisation d'un service d'hygiène urbaine. L'administration parisienne commence à prendre une forme régulière. Le Prévôt de Paris (créé en 1032) placé à la tête du Châtelet, est le successeur du Préfet gallo-romain, du comte et l'héritier du vicomte. Cet officier royal veille à l'entretien et à la propreté des rues et des édifices publics, à leur alignement; il dirige la construction des ponts. Dès 1160, il a sous ses ordres un voyer. Mais, d'autre part, on ne doit pas oublier que le chef de la municipalité, le prévôt des marchands, élu par la riche

corporation des marchands de l'eau, détient une part des attributions de la police : les conflits entre les deux prévôts seront donc fréquents.

Enfin, mentionnons que Paris comprenait des juridictions particulières : l'île était à l'évêque, la rive gauche au recteur de l'Université, excepté l'abbaye de St-Germain-des-Près; et ces personnages ont des droits de voirie exclusifs sur leurs territoires. L'organisation médiévale du service d'hygiène parisienne apparaît donc assez complexe.

D'importantes opérations de voirie datent du XII^e siècle. Au milieu de ce siècle, Louis VII achète aux religieuses de Montmartre la maison du changeur Guerry à la porte du Grand-Pont et une partie d'un immeuble dans la rue du Petit-Pont « pour élargir la voie ». Vers 1163, l'évêque Maurice de Sully achète des maisons devant le Parvis, « pour faire un chemin devant l'église de Notre-Dame », la « rue neuve », de 7 mètres de longueur. A cette époque, les rues principales étaient pavées, mais l'empierrement datait du bas-Empire romain. Comme le sol un peu partout s'était exhaussé, et que les dalles de grès avaient été recouvertes de terre, par la suite les rues avaient été réaménagées à l'aide de fragments d'édifices et de cailloux. Et, par-dessus, de nouveaux détritits s'étaient amoncelés. Au milieu de la chaussée, les ruisseaux séjournèrent, foyers chroniques de corruption et de maladies. A l'endroit où la rue des Bernardins rencontre la rue St-Victor, il y avait un cloaque infect, le Trou-Punais, qui re-

cevait les eaux lorsqu'il pleuvait et répandait une odeur fétide.

A la fin du XII^e siècle, a lieu un très grand événement hygiénique : le pavage officiel et méthodique des rues.

Ce fut l'œuvre de Philippe-Auguste.

Philippe-Auguste, roi parisien qui aime sa bonne ville, non seulement l'embellira par de nombreux monuments, mais encore la rendra habitable et salubre, par les améliorations qu'il y fera autant qu'il le pourra. En premier lieu, il fit paver la Croisée de Paris, c'est-à-dire les deux larges voies qui se croisaient près du Grand-Châtelet, dont l'une allait de la porte St-Honoré à la porte St-Antoine, et, l'autre de la porte St-Denis à la porte St-Jacques. Ces rues étaient souvent de véritables cloaques, tant la boue s'y accumulait. Le chroniqueur Rigord raconte, dans ses « *Gesta Philippi Augusti* » qu'« un jour, des voitures traînées par des chevaux au milieu de la ville firent sortir des boues qu'elles avaient soulevées par leur passage une odeur fétide vraiment insupportable. Le roi, qui était à l'une des fenêtres de son palais, ne put y tenir, et dès lors, il médita une entreprise difficile autant que nécessaire, dont les frais avaient toujours effrayé ses prédécesseurs. Ayant donc convoqué les bourgeois et le prévôt de la ville (en l'an 1184), il ordonna, en vertu de son autorité royale, que tous les carrefours et les rues de la Cité fussent pavés de pierres dures et solides ».

Ce pavé était composé de grosses dalles ou carreaux de grès, dont quelques-uns furent retrouvés dans des fouilles pratiquées en 1717. Seul le pavage de la Croisée incombait à la municipalité. Les autres voies devaient être entretenues par les propriétaires riverains. C'est en vertu d'un usage très ancien, dit un document de 1399, que tout habitant de Paris y possédant une maison, de quelque état qu'il soit, est obligé de tenir propre et en bon état le pavage devant sa demeure, ainsi que d'établir et réparer à ses frais les chaussées et le pavage devant chez lui, sauf en l'ancienne croisée de Paris.

En second lieu, cet organisateur de premier ordre fit amener l'eau en quantité suffisante, pour remplacer les aqueducs romains en ruine, par les deux aqueducs de Pré-Saint-Gervais et de Belleville, débitant, le premier, les sources de Romainville, et le deuxième celles de Belleville. Les habitants allaient prendre l'eau aux nouvelles fontaines de St-Lazare, des Filles-Dieu, des Innocents, des Halles, de l'abbaye de Saint-Martin-des-Champs, de Baubuée (sise en la rue St-Martin). Nous avons le texte des conventions passées, en 1293, entre la municipalité et le fontainier. Le système des canalisations va s'étendre petit à petit. En outre, la Seine et les puits servaient à alimenter la population. Il y avait des puits dans les rues; des porteurs d'eau venaient y remplir leurs seaux.

En troisième lieu, Philippe-Auguste ordonna de faire des fossés pour conduire les eaux usées à la

Seine ou hors du mur d'enceinte vers le ruisseau de Ménilmontant (lequel n'était autre qu'un ancien bras de la Seine). En définitive, la Seine était le grand collecteur.

De même, obligation pour les habitants de porter désormais, hors de l'enceinte, les immondices des rues et les décombres provenant de la démolition des maisons.

Ainsi se constituèrent les voiries.

En dernier lieu, Philippe, en 1181, transféra la foire St-Lazare de la léproserie à la pointe Ste-Eustache, fit enclore de murs le marché des Champeaux; en 1183, furent édifiés deux hangars entourés d'un mur : ce fut les Halles. A proximité, le cimetière des Innocents était un dépôt d'immondices : en 1186, il fut enclos de murs. Dans le même temps, se fondaient l'hôpital de la Trinité et celui de Ste-Catherine; puis l'Hôtel-Dieu (vers 1200), définitivement constitué, en bordure du fleuve, sur le parvis actuel; outre un hôpital pour malades, il fut un hospice pour vieillards et un asile pour indigents; en 1188, l'hôpital Ste-Opportune, dont la tâche fut d'enterrer les cadavres trouvés sur la voie publique et les morts du Grand-Châtelet. N'oublions pas la léproserie de St-Lazare, fondée par les bourgeois pour recevoir les lépreux.

Ainsi donc, à la fin du XII^e siècle, notre capitale présente des organes dignes d'elle. Mais, par ailleurs, nous allons voir que l'hygiène et ses lois étaient en

pratique fort négligées. La ville conservait des aspects de village.

Dans les limites bien étroites de l'enceinte nouvelle, le terrain était de bien petite étendue. Les maisons, serrées les unes contre les autres, débordaient jusque sur les ponts (exemple du Pont-au-Change). Pour les places et les rues, l'espace était le plus restreint possible. En dehors de la Croisée, surplombées par les constructions (sur le plan intéressant desquelles nous allons revenir), les rues étaient presque toutes des ruelles obscures, tortueuses et sales.

L'obscurité était due à ce que les maisons allaient s'élargissant du rez-de-chaussée au grenier. Chaque étage était en saillie (encorbellement); et le toit débordait sur la façade.

Actuellement, la rue de Nevers, ce qui reste de la rue de Venise, certaines rues du quartier Maubert ont fidèlement conservé l'image de la voie moyenâgeuse¹.

Par ailleurs, aucun souci de l'alignement, puisque tout habitant pouvait construire où bon lui semblait.

Enfin la malpropreté tenait au ruisseau du milieu de la rue où l'on déversait les ordures.

Pourtant, un acte de 1348 signale que « d'ancienneté », il est crié, chacun an, au nom du roi, de débarrasser sous peine d'amende, les rues des boues,

(1) J'ai tenu à visiter en détail ces rues, où j'ai pu constater une diminution appréciable de la visibilité en plein jour clair et un abaissement de température.

gravois, terreaux et immondices qui s'y trouvent. Nul ne doit jeter, le jour ou la nuit, des eaux sur la voie sans avoir, au préalable, crié trois fois « gare l'eau ! ». Il faut avouer que ces prescriptions n'étaient pas observées rigoureusement. Aussi la rue était-elle un véritable cloaque, où s'amoncelaient boue et ordures, où les eaux sales formaient des flaques nauséabondes. Le ruisseau qui serpentait au milieu croupissait, à moins que la pluie ne le fît déborder.

Ajoutez à cela les nombreuses étables, le fumier, les porcs nourris malgré les défenses, ceux de St-Antoine autorisés à circuler. D'ailleurs toutes les rues n'étaient pas pavées, puisque certaines recevaient la dénomination de « rue pavée ».

Si l'on pénétrait dans une de ces demeures, on accédait dans le corps de logis par un passage étroit et obscur, ouvrant latéralement sur une salle commune qui servait à la fois de parloir, d'antichambre, de salon et de salle à manger. Quelquefois, cette salle était une boutique communiquant avec la rue. Derrière cette première pièce, s'en trouvait une seconde de même largeur, prenant air et jour sur une étroite courette. Là se faisait la cuisine. Un escalier mettait en communication le fond de l'allée avec les étages supérieurs divisés en chambres, répétant la même disposition. J'ai remarqué que beaucoup de vieilles maisons parisiennes ont conservé cette disposition. Dans les cours ou sur les façades des jardins, on pouvait voir des cages d'escalier en

saillie, souvent accompagnées d'autres petites cages plus étroites. Ces dernières étaient les latrines (ou retraits) dont la fosse se trouvait dans le sol au-dessous. La vidange devait s'en faire assez rarement; les matières liquides étaient absorbées par le sol en s'infiltrant; quant aux solides, elles se desséchaient peu à peu, sans dégager beaucoup d'odeur, servant à l'engrais des jardins.

Mais cet aspect rural de Paris médiéval avait pourtant un avantage : la nature était dans la ville sous forme de vergers¹, de petits prés plantés d'arbres, de cultures potagères, de vignes. « Dans une telle cité, dit M. Poète, il n'est point besoin de promenade publique. N'est-elle point empreinte de vie champêtre et la campagne ne s'étend-elle pas à perte de vue, immédiatement au delà du rempart tout proche ! » Autour de l'enceinte, s'étendaient beaucoup de terrains cultivés (les clos), de jardins servant de promenades (les courtilles) et d'exploitations agricoles (les cultures). Sur la rive gauche, la Bièvre, la rivière des Gobelins était alors une délicieuse rivière (témoignage du poète Jean de Hauterive). Certainement toute cette nature ajoutée à l'existence en plein air, au grand courant d'aération de la Seine contrebalançait les influences pernicieuses de cette vie à l'étroit derrière un rempart.

Nous avons vu que le grand égoût de la ville était le lit du ruisseau de Ménilmontant, lequel recevait cinq autres égoûts en partie à ciel ouvert, où se dé-

(1) Comme celui de Saint-Eloi, en plein cœur de la Cité, 1391.

chargeaient des conduits appelés esviers, gargouilles, trous punais, trous Gaillard et trous Bernard. Dans chaque rue qu'il traversait, on avait élevé des ponceaux ou petits ponts en bois. Quelques gargouilles se vidaient dans les fossés. Dans le quartier de l'Université, une partie de l'ancien lit de la Bièvre servit d'égoût.

Avant 1412, les eaux usées allaient depuis la porte Baudoyer jusqu'aux égouts sis au lieu dit le Pont-Perrin et de là elles se dirigeaient près de la porte St-Antoine. Ces égouts étaient couverts en maçonnerie. Le tracé est expliqué par la déclivité de la rive droite en général. En 1412, il fut décidé que serait faite une voie pour leur livrer passage depuis la rue St-Antoine jusque près de la Maison d'Ardoise (tracé de la rue de Turenne). Puis l'égout s'étendait le long des murailles du Temple jusqu'au ponceau de la rue du même nom, et sortait de la ville.

Si nous étions passés sur les bords de la Seine, nous y aurions remarqué l'absence de quais : les maisons étaient au contact de l'eau, demeurant « sus la rivière ». Ça et là, une palissade, de simples pieux maintenaient les terres. Le premier quai ne date que du commencement du XIV^e siècle : le 23 mai 1313, Philippe-le-Bel mande au prévôt des marchands de faire à ses frais un quai sur la rive « se trouvant entre notre maison de Nesle et celle de l'évêque de Chartres » (actuellement quai de Conti). En 1369 est établi le quai de la Mortellerie, lequel

est pavé et pourvu de sept ormes, puis le quai de la Saunerie, du côté du Châtelet.

*
**

La période qui s'écoula depuis le règne de Philippe-Auguste à la guerre de Cent ans, a été pour la capitale une période d'organisation et de développement édilitaire. St Louis interdit la vénalité de la prévôté de Paris, exigea pour cette charge le plus parfait désintéressement. Il nomma prévôt de Paris Etienne Boileau, celui qui fut appelé par les historiens du temps « un grand sage homme ». — Le pouvoir municipal (représenté par le Prévôt des Marchands et les échevins) et le pouvoir royal (le prévôt de Paris) intervinrent tous deux dans les travaux publics. Le prévôt des Marchands pourvut à l'entretien de la Croisée, aux ponts et aux quais de la ville, aux berges et chemins de halage dans tout le territoire de la hanse. Le service des eaux, fontaines et aqueducs était partagé entre les deux prévôts, ainsi que les égouts. Le roi a la voirie à Paris et celui à qui il la donne est le voyer de cette ville, nous apprend un document de l'année 1270; et nul ne peut faire une saillie sur la voie publique, établir un étalage, des marches d'escaliers, sans l'autorisation du voyer.

Un autre document de la fin du XIII^e siècle, la Taille de 1292, nous renseigne sur une particularité qui a son importance : les bains. Elle nous apprend

qu'il existait vingt-six étuves publiques, répandues à peu près dans tous les quartiers. Les statuts de la corporation des estuveurs (renouvelés en 1371)¹ prennent des mesures contre la licence et la débauche qui s'introduisent trop aisément dans ces établissements (défense de recevoir des lépreux ou lépreuses). De plus, les gardes de métier pouvaient visiter et décharger les conduits des étuves, s'assurer de leur propreté, de leur bon état, à cause des dangers et des maladies qui en pouvaient résulter. Des porteurs d'eau montaient à domicile l'eau chaude et l'eau froide. Par son prix très modeste — environ un franc de notre monnaie — le bain était à la portée des plus humbles. L'organisation des étuves comprenait, en dehors du bain proprement dit, des bains de vapeur. Les baignoires y étaient vastes et commodes. On voit donc par ce qui précède que les Parisiens du moyen-âge n'étaient pas aussi malpropres qu'on l'a prétendu. Néanmoins la négligence générale de l'hygiène coûta souvent à notre capitale des épidémies meurtrières, véritables fléaux. Parmi celles-ci, l'une des plus importantes (surtout par ses conséquences) fut la peste noire (peste à bubons) d'août 1348, qui fut si terrible qu'il mourait 800 personnes par jour. En un an et demi, Paris perdit 50.000 habitants. « C'était, dit le Continuateur de Nangis, une effroyable mortalité... Quand on visitait un malade, rarement on échappait à la mort ». Comme il n'y avait alors ni famine, ni

(1) Qui se trouvent au Livre des Métiers d'Etienne Boileau.

manque de vivres, on disait que cette peste provenait d'une infection de l'air et des eaux. Ce fut cette grande peste qui provoqua le premier règlement général de police pour l'assainissement de la ville (1350), qui fut renouvelé en 1388, puis au cours du XVI^e siècle).

CHAPITRE III

XIV^e SIECLE

CHARLES V ET SON PREVOT HUGUES AUBRIOT

Comme Philippe-Auguste, Charles V fut grand bâtisseur et édilitaire. Un de ses palais, l'hôtel St-Paul possédait de magnifiques jardins. Mais ce qui le distingue et l'honore grandement, c'est qu'il nomma Hugues Aubriot prévôt de Paris.

Hugues Aubriot (prevôt depuis 1367) s'occupa de la voirie et de l'hygiène, dès lors, à l'exclusion du prévôt des Marchands, qui ne joua plus qu'un rôle effacé. Avant tout, magistrat siégeant au Châtelet, ayant dans son ressort Paris et sa banlieue, le prévôt de Paris fut le chef de la police; il eut sous ses ordres les crieurs, les chirurgiens; sous sa juridiction, les prisons, le gibet de Mautfaucon, les potences, le pilori des Halles; il commandait au guet royal. Un titre nouveau, celui de capitaine de Paris, lui donna la haute main sur les travaux publics. C'est ainsi qu'en plus de la construction de l'enceinte, il dirigea exclusivement les travaux des quais et des ponts. En 1374, H. Aubriot fit construire le premier égoût couvert, lequel allait du quartier Montmartre au

ruisseau de Ménilmontant, le premier égoût. Nous avons vu que la ville avait déjà quelques égoûts. « Chaque fois, a dit V. Hugo, que la ville perçait une rue, l'égoût allongeait un bras ». Aubriot dirigea les eaux usées dans les fossés de la nouvelle enceinte. Puis il perfectionna la police des voies, le pavage, le nettoyage. Pour ce faire, sous ses ordres se trouvaient un lieutenant et un clerc de la capitainerie, le receveur de Paris et le voyer, lesquels n'instrumentaient qu'accompagnés d'un officier du Châtelet. Enfin les foires, les marchés et l'approvisionnement furent surveillés. Et Raoul de Presles déclara que la place des boucheries, comme celle des cimetières, était à l'extérieur des villes, afin d'écarter « les punaisies », c'est-à-dire les odeurs nauséabondes et les corruptions ».

En définitive, l'administration de ce véritable hygiéniste (de 1367 à 1381) fut fort utile et féconde; malheureusement elle suscita contre lui de nombreux ennemis, notamment le prévôt des Marchands et l'échevinage. Aubriot disparu, l'influence des fauteurs de désordre prévalut.

Le Paris de Charles V possédait une organisation hospitalière fort développée, puisque, au milieu du XIV^e siècle, on pouvait compter 73 Maisons-Dieu (surveillées par un visiteur nommé par l'évêque), dont 47 léproseries (15 d'entre elles remontant au XII^e siècle). Les lépreux avaient le droit de mendier dans les rues, sous condition de faire sonner leurs cliquettes; ils quêtaient le lundi, sur le Grand-Pont.

Enfin les Innocents, le grand cimetière, furent agrandis par des charniers surmontés de galetas où l'on logeait. Les tombes étaient creusées en pleine terre. De plus, il ne faut pas oublier que toutes les paroisses parisiennes possédaient leur cimetière autour de l'église, comme dans les campagnes.

Mais un grand foyer permanent d'infection fut le gibet de Montfaucon, qui datait de 1328. Sur ces Fourches de la justice royale, les cadavres laissés pendant des semaines (jusqu'à 50 ensemble) pourrissaient ou se desséchaient. Du reste, l'odeur empestée n'empêchait pas la fréquentation des cabarets qui se trouvaient tout autour.

*
**

Les temps qui suivirent le règne de Charles V et de son remarquable prévôt, ne firent pas faire à l'hygiène urbaine de notables progrès.

Comme les guerres avaient fait négliger les soins du pavé, Charles VI, par lettres patentes du 1^{er} mars 1388, ordonna au prévôt de Paris d'y pourvoir incessamment. Au commencement du XV^e siècle, le prévôt et le procureur du roi au Châtelet ont pris des terres « outre la porte St-Antoine » en la seigneurie du prieuré de St-Eloi, « pour faire voirie » ; en 1424 il est question de la voirie nouvellement ordonnée à la porte St-Michel, sur l'Outre Petit-Pont. En 1486, nouvelle voirie établie hors du rempart, près de la porte du Temple, afin de remplacer la voi-

rie de cette porte dont le voisinage déplaît au roi en sa résidence des Tournelles. Une surélévation subsiste.

Au début du règne de Charles VII, Paris, durant seize années sous la domination étrangère, fut la proie de toutes sortes de malheurs : épidémies, inondations, hivers rigoureux, famine.

Charles VII promulgua dix ordonnances qui tâchèrent de ramener la propreté. La capitale fut divisée en 7 secteurs, où les sergents veillèrent à l'enlèvement des boues. Pour assainir le quartier de la Bastille, en 1412, l'égoût du Pont-Perrin fut refait. Dans le même temps, le souci de l'hygiène publique apparaissait. Le roi déclarait, dans un acte datant de 1416, qu'il n'a cessé de veiller à ce que sa bonne ville de Paris fût « belle, spacieuse, plaisante et nette de toutes ordures nuisibles au corps humain. Or « devant nostre Chastellet, est assise la boucherie qui empêche grandement la décoration de la ville, outre qu'elle est une cause d'infections et d'immondices portant préjudice à la santé des habitants et intolérables en un lieu aussi public, où afflue le peuple. Il est prescrit que la boucherie soit démolie, que l'écorcherie soit placée en un lieu moins fréquenté et que l'infection dont elle est la source nuise ainsi moins à la chose publique ». Pour que l'air ne soit plus infecté et que l'eau de Seine ne soit plus corrompue par les détritits des bêtes tuées, les tueries et écorcheries sont établies hors de cette cité, près des tuileries St-Honoré.

En 1434, un témoin, Guillebert de Mets fit la description de Paris; il nota 5 fontaines, 3 aqueducs, dont les deux premiers alimentaient la rive droite, le 3^e la rive gauche. Un autre contemporain, Eustache Deschamps, racontant, en 1389, le plaisir de vivre à Paris, débute ainsi : Adieu Grand Pont, Halles, étuves, bains...

Cependant les années passent et nous voici à l'aurore d'une ère nouvelle (la Renaissance). Parmi de grandes inventions, la création de l'artillerie, en transformant la fortification des villes, en obligeant à construire une nouvelle enceinte autour de la capitale, produira de cette façon un élargissement du plan urbain. A cette découverte est rattaché un fait historique assez amusant. En 1465, les chefs d'une armée ennemie qui voulait encercler Paris, se targuèrent d'installer de l'artillerie sur la voirie ou décharge publique à l'extérieur des portes St-Denis et St-Antoine. Ordre fut alors donné aux Parisiens, de se porter, le 16 août avec piques et pelles, à ces dépôts d'immondices, pour les détruire. Mais cette opération d'hygiène collective fut sans lendemain : les autres voiries subsistèrent et un acte royal de 1466 défendit de porter dès lors des gravois ou immondices autour des fossés. Ce qui n'empêche pas qu'en 1485, le roi se plaint du voisinage pestilentiel de la voirie sise près et hors la porte St-Antoine, si élevée que de son sommet on peut voir ce qui se passe dans les jardins de l'hôtel des Tournelles.

Aussi achète-t-il un arpent et demi de marais « outre la porte du Temple » pour une nouvelle voirie...

*
**

Avec de tels procédés, les « pestilences » pouvaient causer des vides impressionnants dans la population. En 1471, St-Denis était un amas de masures et de terrains vagues. Le nombre des habitants diminuait. Des épidémies, comme celle d'août et septembre 1466, donnent une fort grande mortalité. La contagion était attribuée aux personnes et objets infectés : les aliments et les boissons étaient soupçonnés de favoriser les maladies pestilentiellles. Aussi une préoccupation de plus en plus grande de l'hygiène préventive apparaît-elle à la fin du XV^e siècle. Plus il y a de population, énonce un document de 1486, plus la ville est exposée aux dangers de l'infection. Une visite de médecins fait constater que les fumées de l'industrie des pots de terre, les « vapeurs puantes », sont préjudiciables à la santé; défense est faite dorénavant à cet artisan de cuire dans la ville des pots de terre. De même, par un acte du 25 mars 1494, injonction fut faite de vider séance tenante la ville et les faubourgs aux personnes atteintes de grosse vérole.

En plus, les Parisiens devront enlever, chacun devant sa maison, les boues et saletés et ne plus mettre de gravois ou d'immondices sous peine d'une amende de 60 sols parisis.

Le métier d'apothicaire est réglementé sévèrement. Des gens incompetents, comme les chandeliers de suif, se mêlaient de ce commerce, ce qui pouvait nuire à la santé publique. Le roi prescrit que les apothicaires constituent un métier juré. Enfin un arrêté du Parlement de Paris, en 1496¹, édicte des institutions quaranténaires contre les épidémies et la contagion. Le commerce des denrées alimentaires sera surveillé sévèrement par les corporations des marchands de comestibles.

(1) Règlement du Parlement, touchant les malades de la grosse vérole, 6 mars 1496.

DEUXIEME PARTIE

**HYGIENE URBAINE
DU PARIS DES TEMPS MODERNES**

CHAPITRE IV

L'HYGIENE URBAINE DANS LE PARIS DU XVI^e SIECLE

L'époque de la Renaissance est une grande date dans l'histoire de l'hygiène urbaine. A ce moment en effet de nouvelles conceptions d'urbanisme se font jour; en réalité elles ne sont pas très nouvelles, puisqu'elles nous viennent d'Italie et surtout de l'Italie ancienne. Les conceptions esthétiques de la Renaissance sont celles de l'antiquité gréco-latine. Et c'est ainsi que petit à petit le Paris moyenâgeux va se transformer.

D'abord, du point de vue voirie, la voie droite va se substituer au lacs de la rue médiévale; elle sera bordée de bâtiments bien alignés et d'édifices plus grandioses, de forme généralement plus géométrique. Un souci d'ordonnance urbaine que l'âge précédent avait négligé, s'affirmera.

Un détail souvent cité a son importance : en remplacement du vieux pont de bois, un nouveau pont Notre-Dame fut édifié à partir de 1500. La rue qui lui faisait suite dans la Cité n'était plus à l'échelle. Aussi les maisons de la nouvelle rue furent-elles édi-

fiées d'une même hauteur et forme. Et cet ensemble systématique et régulier est considéré comme la première apparition de l'art classique dans Paris. Au reste tous les grands travaux urbains furent dès lors assumés par la monarchie. Sous ce rapport, le règne de François I^{er} fut très actif. Un contemporain, Corrozet, remarque que, durant tout ce règne, on ne cessa de bâtir dans la capitale. Marot en félicite le roi. La ville s'ouvre et s'étend au delà des remparts. Jusque dans les faubourgs, s'élevèrent de nombreux et « riches hostels » (et jusque sur les voiries !). Les architectes, s'inspirant de la maison romaine, groupèrent leurs bâtiments autour d'une cour intérieure, sur laquelle ils prirent, par des fenêtres plus larges, les vues de leurs différentes pièces : au total ils donnèrent à ces dernières plus d'air et de jour.

Cependant, la bordure des quais grandit aussi ; en face du Louvre, le pauvre chemin de halage devient un quai de pierre d'aspect imposant : « la plus belle rue, le plus bel air, la plus belle place ». Paris devait cette magnificence à la présence du roi. La ville du monarque se révélait. En 1530, à la requête des habitants « de la grand'rue Saint-Martin », la fausse porte de la rue fut démolie et François I^{er} ne tarda pas à généraliser cette mesure. Ses lettres d'avril 1533, parlant de la beauté, de la commodité de sa bonne ville, ordonnent que toutes ces portes inutiles soient promptement démolies et que les voies soient mises à l'alignement.

Mais la ville et les faubourgs étaient sales, pleins

de boues, gravois et ordures malgré les ordonnances « que c'est grand horreur et très grand déplaisir à toutes personnes de bien et d'honneur, et au grand grief et préjudice des créatures humaines demeurans et fréquentans en notre ville et faubourgs, qui par l'infection et punaisie des boues, et autres ordures sont encourus au temps passé en grandes maladies, mortalité, et infirmités de corps, dont il nous déplaît fort » ; en conséquence le souverain ordonna que les maisons, cours et rues soient tenues proprement ; en face de chaque maison, la voie doit être pavée, avec une pente convenable, et propre, et le pavé entretenu par l'habitant. On devra verser, tous les jours, devant sa porte, de l'eau. Il fut interdit de jeter des immondices dans la rue ; les immondices seront portées dans des seaux dehors, vidés dans des tombereaux, qui passent dans les rues le matin et l'après-midi et iront déposer leur chargement, ainsi que les boues et ordures du ruisseau, sans en rien répandre, aux voiries sises autour de Paris. On ne gardera pas longtemps chez soi les urines et les eaux corrompues, mais on les portera vite au ruisseau, et l'on y versera après un seau d'eau propre, afin d'entraîner ces matières. Si les maisons n'ont pas de fosse ou de lieu d'aisance, il est enjoint aux propriétaires d'en installer sans retard. Défense de nourrir dans la ville et les faubourgs, des pourceaux ni volailles.

Tel est l'essentiel de l'édit royal de novembre 1539, dont l'importance n'a pas besoin d'être soulignée.

Ce même édit, placardé dans les endroits les plus apparents des seize quartiers de la ville, prévoyait des amendes et des contraventions.

Malheureusement, ces prescriptions, si intéressantes, ne furent généralement pas observées. Henri II, le 9 septembre 1550, constatant la malpropreté, les renouvelle. Pourtant l'entreprise de nettoyage fonctionne bien : en 1554, pour 4 mois, 800 tombereaux d'immondices, provenant de 2 quartiers, furent déchargés. Nouvelles mesures de salubrité le 22 novembre 1563 : tout propriétaire ou locataire de maison doit, chaque jour, à 6 heures du matin et à 3 heures de l'après-midi, nettoyer le sol devant chez lui et entasser la boue contre son mur, en attendant le tombereau. Chaque jour, les commissaires du Châtelet, doivent visiter leur quartier, afin de veiller à l'exécution de cette ordonnance.

Ces règlements si minutieux de l'autorité royale s'inspiraient de cette idée juste : la ville grandit, elle devient une grande capitale ; en conséquence elle doit être propre, salubre¹.

Néanmoins, le Paris d'alors est bien sale ; certaines rues pavées sont toujours couvertes de boues (prétendait van Buchel en 1585). Les narines, s'étant imprégnées pendant 3 jours de l'odeur de la ville, cessent de sentir. Montaigne « fuyant l'air puant et poissant » n'aime plus du tout Paris, lorsqu'il respire « l'aigre senteur » de sa boue².

(1) En 1535, François 1^{er} fit crier à son de trompe que, devant se rendre du Louvre à Notre-Dame, il voulait qu'on enlevât la fange des rues où il passerait.

(2) Essais, livre I, chap. LV.

Si nous passons à l'évacuation des eaux résiduaires, nous y constatons aussi l'intervention du pouvoir royal. Les égouts mal entretenus répandaient une puanteur telle qu'Erasme dit : « puer comme le cloaque de Maubert » ! C'est pourquoi, en 1550, Henri II chargea son architecte ordinaire, Philibert de l'Orme, de remédier au manque de pente des égouts qui ne pouvaient plus se déverser à la Seine. Avec raison le pouvoir municipal ne fut pas de cet avis : la salubrité publique en aurait dépendu comme jadis où les poissons crevaient. « La mesure préconisée par le roi serait dangereuse pour les habitants dont la moitié n'a pas d'autre eau pour la cuisson des aliments et la boisson que celle du fleuve. Mieux vaudrait faire passer un bras de la Seine dans les égouts que les égouts vers le fleuve qui en serait infecté ». En fin de compte rien ne fut modifié.

Pour ce qui touche à l'alimentation en eau, seule la rive droite bénéficiait de l'aqueduc souterrain (venant de Belleville), restauré en partie en 1457 par la municipalité, puis de 1527 à 1530 (construction de voûtes souterraines). Les fontaines publiques alimentaient la population soit directement, soit par l'intermédiaire des porteurs d'eau. Quelques établissements religieux et de hauts personnages possédaient des concessions particulières. La disposition de ces fontaines (au nombre de seize) fait ressortir l'importance des rues du Temple, St-Martin et St-Denis (3 dans la rue du Temple, 3 dans la rue St-Martin, les fontaines Maubué, St-Julien, St-Martin,

4 le long de la rue St-Denis, etc.; la fontaine du Ponceau, celle de St-Innocent et de Marle devinrent par la suite des monuments artistiques). Quant à la Cité et à la rive gauche, elles devront attendre le XVII^e siècle pour être pourvues d'eau de source. Leurs habitants se contentaient de l'eau puisée à la Seine ou aux puits.

Quant à l'alimentation proprement dite, des prescriptions parues en 1517 en perfectionnèrent la surveillance hygiénique. De 1545 à 1572, les Halles furent complètement rebâties et transformées. Et les hôpitaux ? Père des pauvres, le roi se décharge du soin des hôpitaux sur la municipalité. En 1545, est créé un grand Bureau des pauvres composé de 40 membres. Au surplus, le XVI^e siècle fut l'époque où la majorité des hôpitaux se spécialisèrent : les orphelins allèrent aux Enfants-Rouges, au St-Esprit, les abandonnés à la Trinité, les filles vagabondes à Ste-Avoye, le mal St-Fiacre à St-Eustache, les vénériens à Lourcine. Ste-Catherine et St-Gervais servirent d'asiles de nuit pour femmes. La teigne fut soignée au St-Esprit et la lèpre à St-Lazare. Quant à l'Hôtel-Dieu, il était devenu insuffisant.

Les épidémies ne disparaissaient pas, et l'on enregistra quelques apparitions de la peste en 1510, 1522 et de 1531 à 1533. En 1533, le fléau fut si terrible que la ville fut obligée d'acheter 6 arpents de terre dans la plaine de Grenelle pour faire ensevelir les morts.

Cependant la population parisienne augmentait

dans des proportions considérables; et les faubourgs en particulier furent en pleine croissance durant tout le XVI^e siècle. Un recensement, vers le milieu du siècle, donna un chiffre de dix-mille maisons, sans compter les édifices publics et religieux.

CHAPITRE V

L'HYGIENE URBAINE DANS LE PARIS DU XVII^e SIECLE

Au sortir des guerres de religion, la capitale reprenait confiance. Succédant à ces périodes de désorganisation, le règne d'Henri IV, pacifique, ne pouvait qu'innover en toute matière. Le Vert-Galant fut grand bâtisseur. « Il se délectait aux bâtiments, a dit un historien. Sitôt qu'il fut maître de Paris, on ne vit que maçons en besogne ». Mais il entendait être obéi. En particulier, la municipalité fut surveillée. Le roi avait, pour exécuter ses travaux, un grand ministre, Sully, lequel, en 1609, reçut la charge de grand-voyer (cette charge fut supprimée en 1626); mais surtout les prévôts qui furent tous excellents; le plus remarquable fut François Miron (prevôt de 1604 à 1606) qui travailla surtout aux services de la voirie et des eaux. Aussi, Paris croissait de tous côtés. En 1605, le roi prit à sa charge toute dépense du pavé de Paris; il faut ajouter que ce beau zèle ne dura pas.

Une création fort intéressante fut la construction et l'achèvement du Pont-Neuf. Ce dernier pont ne portait pas de maisons, mais, de chaque côté, un trot-

toir. Quelle innovation ! A la deuxième arche, près du Louvre, fut installée une pompe qui amena l'eau de la Seine au Louvre et aux Tuileries : ce fut la Samaritaine. Dans le même temps, était aménagée la place Royale « pour servir de promenoir pour les habitants de Paris qui sont fort pressés en leurs maisons ». Tout proche, des jardins furent plantés : le Mail (ou le Cours). Cette mention spéciale « pour servir de promenoir... » montre bien le désir nouveau de créer des espaces libres où le citadin pourra venir respirer.

Cependant François Miron fit établir une fontaine devant le Palais, fit réparer celles du Ponceau, des Halles, de St-Lazare, de la Croix du Trahoir, de Ste-Catherine, réaménagea les abreuvoirs, les égouts, (il fit revêtir de maçonnerie l'égout du Ponceau à ses frais), les ports, les quais. Une police très stricte fit respecter les ordonnances.

En 1613, Gaston de Grieu inaugura l'aqueduc d'Arcueil sur le tracé de l'ancien aqueduc gallo-romain, pour amener les eaux de Rungis. De nouvelles fontaines furent ouvertes à St-Benoît, St-Séverin, St-Côme, Place Maubert, à l'Hôtel-de-Ville (de 1622 à 1628).

Enfin le 20 juin 1607, Henri IV, fonda l'hôpital St-Louis.

Nous avons vu que l'Hôtel-Dieu était devenu insuffisant. Enjambant la Seine au lieu dit le Petit Pont, immense pour l'époque, comparé aux bras de la Providence toujours ouverts à ceux qui veulent

s'y réfugier, il accumulait les malades par milliers. Ceux-ci tenaient jusqu'à 12 dans le même lit contagieux et non contagieux. A la suite d'une épidémie de peste plus rude que les précédentes, Henri IV, reprenant un projet de François I^{er}, fit construire, en mai 1607, hors Paris un hôpital spécialement affecté aux pestiférés.

En 1612, l'hôpital était achevé. Sis aux portes de Paris, il fut clos comme une prison. De forme rectangulaire, il était fermé par un mur élevé et possédait seulement 4 portes sévèrement gardées. Complètement isolé du monde extérieur, il pouvait contenir 1000 malades. Le personnel hospitalier était aussi isolé. Une passerelle permettait aux sœurs de gagner les salles sans passer par les chemins de ronde. L'hôpital comportait huit salles (mesurant chacune 118 m. de long sur 8 m. 50 de large); chaque lit contenait au minimum 3 malades. Affecté aux contagieux, St-Louis n'était ouvert que par intermittence, aux époques d'épidémie. Bien que terminé en 1612, il ne fut ouvert qu'en 1618, à l'occasion d'une grande peste, jusqu'en 1636. Puis il ferma jusqu'en 1651. Cette vie à éclipses devait durer jusqu'en 1789.

Henri IV disparu, le Paris de Louis XIII continua sa période de plein développement et d'assainissement sous la forte impulsion de Richelieu. A ce moment, se multiplient les jardins, promenades : les Tuileries, le Mail, les jardins de l'Arsenal, de l'hôtel de Valois, de l'hôtel de la reine Margot, du Luxembourg, du Cours-la-Reine, du Palais-Royal. En 1640

Guy de la Brosse fondait le jardin royal des herbes médicinales. Autant d'espaces libres, autant de sources d'air pur.

Mais vint la Fronde et ses troubles, où tout se dérégla. Aussi le règne de Louis XIV apparaît-il comme une longue période d'organisation réfléchie. L'hygiène urbaine n'y perdit pas ses droits. Dans la ville la malpropreté avait reparu. Il faut lire le témoignage célèbre de Boileau sur les embarras de Paris (en 1660).

Louis XIV, éloigné par méfiance de sa capitale, créa un délégué qui fut le véritable roi de Paris; j'ai nommé le lieutenant de police (15 mars 1667).

Le premier, non pas le moins célèbre, fut Nicolas de la Reynie, dont le programme était : *Urbis securitas et nitor*, c'est-à-dire sûreté et propreté urbaines. Quel magnifique programme !

En 1674, La Reynie prit le titre de lieutenant général de la police. La première date (1667) est très importante dans l'histoire de l'hygiène parisienne; en effet, c'est la création de la lieutenance de police qui durant tout le 17^e et 18^e siècles, donnera une vive impulsion à l'assainissement édilitaire, dont les lignes générales subsistent encore.

Succédant au lieutenant civil et siégeant au Châtelet, de la Reynie demeura en charge durant 30 ans (de 1667 à 1697) et eut pour successeur Marc R. Voyer d'Argenson (de 1697 à 1718). L'activité de cette lieutenance était répartie en onze bureaux, dont le 3^e touchait la santé, le 4^e les vivres, le 5^e la voirie, le

6^e la sûreté et la tranquillité publiques. Dès sa création, des règlements de voirie assainirent les rues toujours sales; d'autres furent pavées; le nombre des fontaines fut augmenté. La prostitution et les jeux furent surveillés; il y eut une sévère police des métiers, des marchés, des spectacles. Toutes ces mesures éloignèrent la peste, qui sévissait encore par périodes; seules quelques épidémies de scorbut se déclarèrent, mais on doit les attribuer aux disettes de 1694 et 1699.

Cependant le prévôt des marchands avait demandé que l'ancienne enceinte de Paris fût concédée à la ville; cette enceinte était surtout constituée d'amas de terre et de terrains vagues; sur son emplacement furent établis les premiers jardins-promenades, les boulevards. La capitale eut ainsi une belle ceinture de verdure.

Sur les rives de la Seine, les anciens quais furent réparés et de nouveaux furent établis.

En 1670, on installa au pont Notre-Dame deux pompes hydrauliques pour élever l'eau de la Seine et la répartir; elles devaient alimenter 15 fontaines, qui portaient à 40 le nombre des fontaines publiques.

Quant aux égouts, nous savons qu'en 1663, la longueur totale des égouts voûtés n'était encore que de 1207 toises, tandis que celle des égouts découverts était de 4.120 toises. Un vaste projet de remaniement fut abandonné. L'égout formé par l'ancien ruisseau de Ménilmontant reçut le nom de grand égout de

ceinture; il ne fut revêtu de murs et n'eut un radier de pierre qu'au commencement du 18^e siècle.

Dans le même temps, de belles places s'élevaient un peu partout (place Vendôme, place des Victoires) et près du Cours-la-Reine furent plantées les allées des Champs Elysées. Mais, comme la ville s'accroissait trop vite, un édit royal fixa des bornes au delà desquelles il fut interdit de bâtir.

Par ailleurs, de somptueux hôtels surgissaient, entourés d'immenses jardins : beaucoup d'ailleurs subsistent encore.

Au total, malgré certaines négligences de détail, l'hygiène urbaine du Paris de Louis XIV n'est justifiable d'aucune critique grave. Déjà forte de l'expérience des siècles passés, la capitale, ceinte de verdure, parée de grandes artères et de saines demeures, répondait bien à ce que disait Racine des bords de la Seine :

« Il n'est rien de si doux que l'air qu'on y respire ».

CHAPITRE VI

L'HYGIENE URBAINE DANS LE PARIS DU XVIII^e SIECLE

En réalité il n'existe pas de différence nette entre le XVII^e et le XVIII^e siècles sous le rapport de l'hygiène parisienne. C'est la date si importante de 1667 qui crée une nouvelle période; le XVIII^e siècle apparaît donc comme la suite logique de 1667, comme la conséquence directe de la création de la lieutenance de police. Mais pour la commodité de l'exposé, nous avons préféré conserver la séparation entre les deux siècles.

Durant la première moitié du XVIII^e siècle, la capitale s'épandit toujours en de nouveaux quartiers de conception rationnelle, c'est-à-dire hygiénique. Avec cette nouvelle extension, la salubrité de la ville imposait de nouvelles mesures d'assainissement.

En ce qui concerne les voiries et la vidange, de sérieuses modifications furent apportées. Ces dépôts, dont nous avons vu la création à la fin du moyen âge et qui déparaient les portes de Paris, existaient encore au XVIII^e siècle. Une sentence de police datant de 1729 ordonna aux habitants d'Aubervilliers

et de la Cour-neuve de faire l'enlèvement des immondices de la voirie de la porte St-Antoine, et leur défendit d'enlever sans permission aucunes matières fécales dans les fossés de la voirie de la Villette; mais les habitants avaient omis de dégager et de faire l'enlèvement des immondices étant dans la voirie de la porte St-Antoine « ils sont d'autant plus blâmables que ces matières fécales peuvent donner un très mauvais goût aux herbes et aux légumes et même causer des maladies ». Une autre sentence de police, du vendredi 17 novembre 1730, condamne à l'amende les habitants du faubourg de Gloire, pour avoir négligé de dégorger les dites voiries.

Le vendredi 20 novembre 1744, une sentence condamna plusieurs particuliers « en l'amende pour avoir contrevenu aux ordonnances de police concernant le nettoiemnt des boues et immondices dans les rues de la ville et faubourgs de Paris ».

En effet « les intéressés avaient balayé les immondices dans les ruisseaux et sur les bords d'iceux dans les temps de pluie et autres temps ».

Un arrêt du Conseil d'Etat de 1758 ordonna qu'il serait établi de nouvelles voiries hors les faubourgs de Paris pour le dépôt des boues et des matières fécales et que les anciennes voiries seraient supprimées. Dans une autre ordonnance de police du 20 février 1759, nous avons relevé : « défense à tous particuliers, de quelque état et condition qu'ils soient, de jeter par les fenêtres dans les rues, tant de jour que de nuit, aucunes eaux, urines, matières fécales, et

autres ordures, de quelque nature qu'elles puissent être, à peine de 300 livres d'amende ». Il est à déplorer que cette même ordonnance ait dû être renouvelée plusieurs fois jusqu'à la fin de ce siècle.

Un important lieu de dépôt des matières fécales était la voirie de Montfaucon, laquelle susista jusqu'en 1761 dans le quartier du faubourg St-Martin. Les habitants voisins de cette voirie se plaignirent à plusieurs reprises de ce foyer pestilentiel, si bien que Soufflot dut la reporter (ainsi que le célèbre Gibet et le Charnier) au pied de la Butte-Chaumont.

*
**

Abordons maintenant une réalisation de ce même XVIII^e siècle, œuvre du prévôt des marchands Turgot, pour l'assainissement des égouts.

Un arrêt du Conseil du roi, en 1691, avait chargé une commission de proposer tous les changements utiles pour améliorer les égouts couverts et découverts; la dépense fit retarder l'exécution des mesures proposées jusqu'en 1714. Puis en 1718, l'égout de la rue St-Louis (rue de Turenne) fut reconstruit entièrement depuis la rue de l'Echarpe jusqu'à celle des Filles-du-Calvaire. Des lettres patentes de mars 1721 ordonnèrent que le grand égout serait recreusé entre la rue des Filles-du-Calvaire et le Ponceau de Chaillot; en conséquence, le prévôt des marchands fut autorisé à acquérir tous les terrains nécessaires pour faire revêtir de murs le grand égout et à le

couvrir d'une voûte, de même que celui de la rue de Gaillon jusqu'à la barrière des Porcherons. Ces dispositions ne furent pas exécutées. Le Conseil d'Etat ordonna, dans un arrêt daté du 3 juillet 1734, la couverture de la partie de l'égout qui s'étendait le long de la rue du faubourg Montmartre, depuis le cours jusqu'à la barrière, et confirma les propriétaires des maisons du nouveau quartier de la Grange Batelière dans l'exemption à perpétuité du logement des gardes suisse et française et autres gens de guerre. Dans la crainte d'asphyxier les ouvriers qui travaillaient au remuement des terres où se trouvait le lit ancien, on dut ouvrir un nouveau lit à l'égout; il fut garni de dalles de pierre dans toute son étendue; les terres au-dessus des trottoirs qui couronnaient l'égout, formèrent des berges inclinées sous un angle de 45 degrés de sorte que la cunette de l'égout et ses dépendances se trouvèrent enfermées dans un espace de six toises.

Tout ce travail fut terminé en 1740. Pourtant, malgré ces améliorations, l'égout continua à s'engorger et à propager l'infection dans le voisinage.

Turgot pensa que le meilleur moyen d'obtenir l'écoulement facile des eaux bourbeuses était de pratiquer de fréquents lavages; aussi fit-il installer, près des Filles-du-Calvaire, un vaste réservoir (pouvant contenir 22.000 muids d'eau) où se déversèrent les eaux de Belleville et celles de deux puits creusés dans les parages. Ces eaux étaient lâchées à certains moments dans le grand égout au moyen de bondes

que l'on ouvrait à volonté. Louis XV assista à la première expérience; le procédé plut au public : ne craignant plus les exhalaisons dangereuses, des citadins s'installèrent sur les bords du fossé. Puis les terrains prirent de la valeur et les quartiers du faubourg Montmartre, de la chaussée d'Antin et du faubourg St-Honoré se peuplèrent rapidement.

Enfin vers 1754, furent construits l'égout de l'Ecole Militaire (à travers le Champ-de-Mars), et ceux de la rue St-Florentin, des Champs Elysées et de la place Louis XV. Vers 1785, la longueur des égouts voûtés était : pour la rive droite :

Egout de ceinture et ses embranchements, égouts se déversant directement en Seine, au total 17.636 mètres, avec l'égout des îles, l'égout de la rive gauche, la longueur totale était de 26.053 mètres.

Des ordonnances de police (1734-1762) furent édictées en vue d'éviter l'engorgement des fossés et égouts : défense à tous particuliers, de quelque état ou condition qu'ils soient, de jeter ni souffrir qu'il soit jeté dans les rues aucune ordure de jardins, feuilles, immondices, etc, ni d'y mettre ou faire mettre aucuns fumiers, ni quelques autres ordures, sous peine d'amende.

Au dire des contemporains, il convient de l'ajouter, le curage des égouts ne s'effectuait que lorsque les galeries étaient complètement engorgées et que les eaux usées refluaient à la surface des chaussées.

Les chasses d'eau ne se produisaient que les jours de grand orage...

En ce qui concerne le Bièvre, un arrêt rendu le 19 mai 1676, établit en principe que les riverains devaient supporter les frais de curage du lit et de rétablissement des berges de la rivière. Mais il fallut de nombreux procès pour que soit confirmée cette décision, qui fut d'ailleurs observée jusqu'à la Révolution.

Une innovation intéressante fut la création des fontaines marchandes (1774). Leur destination était de vendre de l'eau filtrée pour préserver les habitants des dangers qu'ils couraient en allant puiser de l'eau de Seine. La première fut installée sur le quai de l'Ecole et une deuxième à Chaillot.

D'autre part, en 1777, les frères Périer acquirent le privilège exclusif d'établir dans Paris des pompes ou machines à feu pour élever l'eau du fleuve, la conduire et la distribuer dans les différents quartiers, faire construire des fontaines pour faciliter l'approvisionnement et placer sous le pavé les tuyaux de conduite, puisards et regards nécessaires. Deux de ces pompes fonctionnèrent à Chaillot et au Gros-Caillou.

Enfin, dans un autre ordre d'idées, il est intéressant de noter qu'en 1780, le cimetière des Innocents fut fermé et que tous les ossements extraits furent transportés dans les catacombes.

Ainsi fut supprimé un des principaux foyers d'infection chronique dans la capitale.

De ce qui précède, se dégage la notion de l'efficace activité des bureaux de lieutenance de police.

Mais il convient de dire que le corps médical d'alors commençait à jouer un rôle actif. Par exemple, le 24 mars 1668, eut lieu une convocation de médecins pour délibérer sur une question d'hygiène relative à la fabrication du pain. Surtout l'érection, en 1770, de la Société royale de médecine permit une surveillance sérieuse de la santé urbaine à Paris. Cette Société rédigea des rapports sur les épidémies et endémies, les épizooties, le méphitisme des fosses d'aisances, l'état des voiries, la qualité des boissons et des aliments.

Tel était l'état de l'hygiène parisienne aux environs de 1789, à la veille de la chute de l'ancien régime.

CONCLUSION

Ainsi donc, si nous récapitulons les fluctuations de l'hygiène parisienne depuis ses lointaines origines jusqu'à la Révolution de 1789, plusieurs particularités nous frappent.

La première est que cette hygiène a existé dès le début, qu'elle ne fut pas un vain mot : cet historique s'est attaché à le démontrer. Certes elle a subi de longues éclipses, en particulier dans le haut moyen-âge, mais l'on doit, répétons-le, en imputer la faute aux conditions si particulières de la croissance urbaine. Dans le développement des cités, entrent en jeu des contingences topographiques, économiques et politiques qui expliquent bien des choses. Le « mur murant Paris » l'a pendant longtemps rendu sale, inapte à la vie saine, telle que nous la concevons maintenant. Mais toutefois, en s'étendant alentour, la capitale a recherché de plus en plus les espaces libres. A mesure que les siècles ont passé, Paris s'est montré de plus en plus avide de grand air et de bien-être; la grande collectivité urbaine a cherché à respirer comme tout être isolé, il lui fallait des poumons, c'est-à-dire de l'espace, de larges rues, des habitations spacieuses et claires, des jardins, des parcs; de l'eau pure, des aliments dénués

de tout germe morbifique; enfin des reins, des émonctoires réalisés par les voiries, les égouts, les vidanges. Tout cela, Paris ne l'a pas créé en un temps, il a fallu le lent écoulement des années pour y parvenir.

En second lieu, nous tenons à insister sur le rôle considérable que jouèrent les pouvoirs publics de l'ancien Paris. N'étaient-ils pas en dernier ressort les seuls responsables de la santé urbaine ? Mais c'est bien pour cela que leur mérite est si grand. Aux époques où l'hygiène individuelle était fort peu développée, quelle immense valeur n'eurent-ils pas, tous ces administrateurs promulguant, édictant, malgré l'hostilité latente de leurs contemporains, les mesures de santé publique, auxquelles sont rattachés leurs noms ! A quelque rang qu'ils appartiennent, rois, ministres, prévôts de la capitale, beaucoup ne seraient pas inférieurs à leur tâche, si de nos jours ils siégeaient au Conseil d'hygiène et de salubrité de la Seine.

Enfin, nous avons décelé un dernier point : l'extrême difficulté que peut avoir une collectivité urbaine à devenir et à rester salubre. La Lutèce gallo-romaine était propre, non parce qu'elle était de peu d'importance numérique, mais bien parce que ses mesures d'hygiène y étaient rigoureusement appliquées. Par contre, plus tard, Paris devint généralement malpropre, non parce que la notion de l'hygiène fût passée de mode, mais bien parce que les édits furent enfreints, parce que les « hommes de

bonne volonté » n'eurent pas les moyens légaux de faire prévaloir leurs justes idées. Cette vue rétrospective est un enseignement pour l'hygiène et la médecine de notre temps. En effet les hommes ont eu et auront toujours une fâcheuse tendance à s'entasser sur un espace plutôt restreint. Dans ce milieu artificiel, où toutes les conditions de vie sont anti-naturelles, l'air et le soleil, ces deux véhicules de la santé, n'y sont pas toujours favorisés; aujourd'hui encore, Paris n'est pas délivré du fléau de l'insalubrité. L'homme est, a-t-on dit, naturellement un être de plein air et un animal diurne. Et nous ne saurions mieux terminer qu'en citant les paroles si pleines de bon sens du commissaire royal au Châtelet, Delamare : « la salubrité de l'air qui nous environne et que nous respirons, la pureté de l'eau et la bonté des autres aliments qui nous servent de nourriture, sont les trois principaux soutiens de la santé; aussi, pour conserver au public un si grand bien et prévenir les maladies qui le pourraient troubler, il est du soin des administrateurs de tous les temps de remédier, autant qu'il est possible, à ce que l'air ne soit infecté, que l'eau et les autres vivres ne soient corrompus ».

Vu : *Le Président de la Thèse,*
L. TANON.

Vu : *Le Doyen,*
G. ROUSSY.

Vu et Permis d'Imprimer :
Le Recteur de l'Académie de Paris,
CHARLÉTY.

BIBLIOGRAPHIE

Nous ne pouvons citer tous les ouvrages que nous avons lus au cours de nos recherches : ils sont trop. Parmi ceux qui, de près, touchent à l'étude de l'hygiène parisienne, mentionnons en premier lieu :

Les Ordonnances de Police de LAMOIGNON. (Bibliotheca Lamoniana); ce recueil a servi de base à notre travail.

SAUVAL. — Histoire et recherches des antiquités de Paris.

FÉLIBIEN et LOBINEAU. — Histoire de Paris.

DELAMARE. — Traité de la police.

DULAURE. — Histoire physique, civile et morale de Paris.

Parmi les études plus modernes :

La collection de l'histoire générale de Paris.

LECARON. — Essais sur les travaux publics de la ville de Paris au moyen âge.

de PACHTERE. — Paris à l'époque gallo-romaine.

POËTE (M.). — Une vie de cité.

DUBECH et D'ESPÉZEL. — Histoire de Paris.

TANON (Professeur). — Précis d'hygiène.

BROUARDEL. — Traité d'hygiène.

LE ROUX DE LINCY. — Paris et ses historiens.

PESSARD. — Dictionnaire historique.

ROBIQUET. — Histoire municipale de Paris.

DE NOUSSANNE. — Paris au XVIII^e siècle.

LEGRAND. — Paris en 1380.

LES FRÈRES LAZARE. — Dictionnaire historique.

DE ROCHEGUDE. — Promenades dans toutes les rues de Paris.

GOURDON DE GENOUILLAC. — Paris à travers les siècles.

FRANKLIN (A.). — Les anciens plans de Paris. La vie privée
d'autrefois, hygiène, etc.

GÉRAUD (H.). — Paris sous Philippe le Bel.

TISSERAND. — Introduction à l'histoire générale de Paris.

HOFFBAUER. — Paris à travers les âges.

Les Encyclopédies Larousse.

Annales d'hygiène publique.

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION	11
--------------------	----

PREMIERE PARTIE

<i>L'Hygiène urbaine des origines de Lutèce et du Paris médiéval</i>	15
--	----

CHAPITRE I. — <i>Rappel du site géographique. La santé de Lutèce; l'influence romaine prédominante</i>	17
--	----

CHAPITRE II. — <i>L'hygiène urbaine dans le Paris du Moyen Age.</i> — Après une éclipse, organisation au XI ^e siècle, d'un service d'hygiène urbaine, création de la prévôté de Paris. — XIII ^e siècle : un grand hygiéniste, le roi Philippe-Auguste. — Son œuvre. Aspect hygiénique de la capitale	21
--	----

CHAPITRE III. — <i>XIV^e siècle : Charles V et son prévôt Hugues Aubriot. — Leur œuvre. — Ordonnances de Charles VII. — Mesures prises contre les épidémies</i>	35
---	----

DEUXIEME PARTIE

<i>L'Hygiène urbaine du Paris des temps modernes</i>	43
CHAPITRE IV. — <i>L'Hygiène urbaine dans le Paris du XVI^e siècle.</i> — Réapparition de l'influence antique., ' les édits du roi François I ^{er} et des Valois	45
CHAPITRE V. — <i>L'Hygiène urbaine dans le Paris du XVII^e siècle.</i> — Henri IV et François Miron. L'Hôpital St-Louis. — 1667 : création de la lieutenance de police. Les Lieutenants la Reynie, d'Argenson ..	53
CHAPITRE VI. — <i>L'Hygiène urbaine dans le Paris du XVII^e siècle.</i> — Le prévôt Turgot et son œuvre. Réorganisation du système des égouts. — Nombreuses innovations d'hygiène	59
CONCLUSION — Les enseignements qui se dégagent de cet historique	67
BIBLIOGRAPHIE :	71

